

EN BREF

Ses livres

► « Le pouvoir d'informer » (Ed Robert Laffont) 1972. ► « L'entreprise à visage humain » (Robert Laffont) 1973. ► « A mi-vie » (Stock) 1977. ► « Questionnaire pour demain » (Ramsay) 1977. ► « L'art du temps » (Fayard) 1983. ► « Le retour du courage » (Fayard) 1986. ► « Le métier de patron » (Fayard) 1990. ► « Le nouvel art du temps » (Albin Michel) 2000. ► « Vivre content » (Albin Michel) 2002. ► « Une vie en plus » (en collaboration, Seuil) 2005. ► « Trop vite ! Pourquoi nous sommes prisonniers du court terme » (Albin Michel) 2010.

Ses dates

► 31 octobre 1937 : naissance à Paris. ► « J'ai remarqué, dans ma vie, une certaine cohérence des dates se terminant par 7 », s'amuse Jean-Louis Servan-Schreiber, qui égrène ensuite : ► 1957 : premier mariage. ► 1967 : création de l'Expansion. ► 1987 : remariage. ► 1997 : rachat de Psychologies magazine. ► JLSS est père de quatre enfants et grand-père de huit petits-enfants.

JLSS

Essayiste bien de son temps

Journaliste, ancien patron de l'Expansion puis de Psychologies magazine, fondateur de Radio Classique, Jean-Louis Servan-Schreiber a conservé des liens forts avec la région. Il publie aujourd'hui « Trop vite ! », une réflexion sur les dangers du « court-termisme ».

Face à l'accueil de la société Bliss à Paris, dont il dit avec un sourire qu'il pourrait s'agir de l'acronyme du « Bureau de Liaison Inter Servan-Schreiber », un cadre protégé une « Une » de l'Express frappée de la photo du grand frère, JSS, 1924-2006, « le pionnier ».

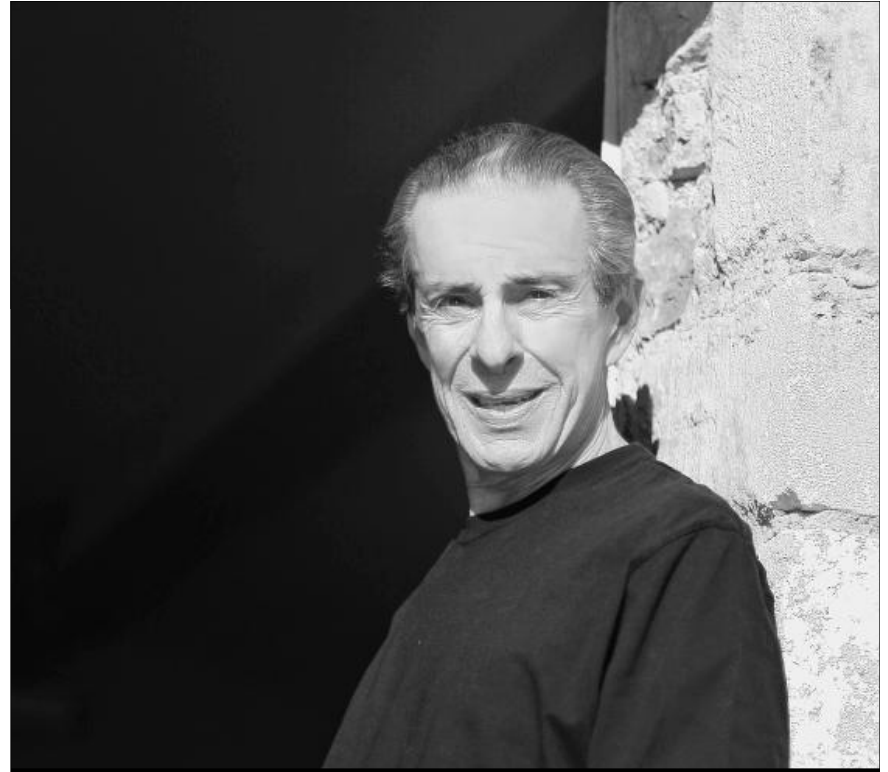
Juste au-dessous, dans ces bureaux où l'on aime les livres et les disques, Jean-Louis Servan-Schreiber pose pour la « Une » de Psychologies magazine, repris en 1997 à 75 000 exemplaires et revendu dix ans plus tard à 350 000. Il figure aussi en couverture de l'Expansion, lancé en 1967 à l'âge de 29 ans, développé pendant 25 ans, cédé en 1991 lors de la première crise du Golfe.

Sous la photo, quelques mots : « Itinéraire d'un enfant du siècle ». « C'est une fausse Une. Un clin d'œil, glisse JLSS. Mais si l'essentiel de ma vie s'est déroulé au XXI^e siècle, je me sens aujourd'hui pleinement du XXI^e, qui commence à avoir des caractéristiques fortes. »

Posée sur sa table de travail, dans un bureau très calme où Souk et Pat, un teckel et un terrier du Norfolk dorment à pattes fermées, une tablette iPad acquise trois jours plus tôt, est là pour en té-

moiner. « Je ne sais pas encore ce que je vais en faire, dit-il. Mais ça m'intéresse. Je veux savoir. Ça fait partie du métier. Non ? » Ce métier, c'est journaliste. « Profession journaliste », disait Françoise Giroud. Né dans une famille de patrons de presse, Jean-Louis Servan-Schreiber se sent aujourd'hui encore non pas le dépositaire, mais un maillon de la chaîne familiale « avec ses histoires, ses malheurs, ses façons de rire ensemble, et où chacun peut y tenir son rôle ».

Avec son ancrage aussi, à Veulettes-sur-Mer, dans ce pays un peu âpre de galets et de vent découvert à la fin du XIX^e siècle par le grand-père maternel ; adopté dans les années 1920 par un jeune homme, Emile, amoureux de sa fille. Enfant, Jean-Louis y passait ses vacances, jouant avec les animaux dans une ferme aujourd'hui propriété de sa sœur, Christiane Collange, où toute la famille aime se retrouver à la première occasion. « C'est un lieu de regroupement fréquent et presque culturel. Nous sommes de la culture des plages de galets », dit-il, évoquant ses excursions en carriole attelée jusqu'au marché de Cany, ses joggings sur le front de mer, et



Jean-Louis Servan-Schreiber, observateur lucide et « parfois consterné » (photo Tim Perceval)

ce croquis que Paul-Emile Victor avait fait de son logement avec cette légende : « En ce réduit, que de félicité. »

« Félicité. » En anglais : « Bliss. » Le nom de la société de la rue de Lisbonne à Paris puise peut-être ses racines dans cette dédicace d'un ami du clan.

« Ce n'est pas un clan, corrige JLSS. C'est une famille qui s'est inventée en fonction de différentes époques. L'Express répondait à un besoin de moderniser la presse politique. L'Expansion de donner de l'information aux cadres, au début des Trente glorieuses. Enfin Psychologies magazine s'inscrit dans un climat de recherche du bien-être, de la découverte de soi, d'épanouissement personnel. »

Tous dans l'air du temps, donc. Ce temps que, depuis plus d'un quart de siècle, JLSS n'a jamais cessé d'étudier « pour essayer de comprendre son meilleur usage ». « C'est la monnaie même de notre existence, ce qui nous est donné et sur quoi nous n'avons aucune action. On peut agir sur l'argent. On peut agir sur le corps. Nous avons des pouvoirs considérables... Mais la seule chose à laquelle nous sommes totalement soumis, c'est le temps, qui se moque bien des humains. »

Pour lui, penser sa vie c'est donc aussi, et peut-être avant tout, penser le temps, le gérer et ne pas se

laisser griser par l'illusion de la vitesse. « Nous sommes débordés. Nous voulons faire toujours plus. Nous nous imposons des contraintes. En vérité, nous ne manquons d'aucun temps : nous voulons bourrer trop de choses dans celui dont nous disposons, sans nous laisser le temps de la réflexion, faisant de l'accomplissement de tout un standard. »

C'est illusoire, bien sûr. Pour ne pas dire dangereux. « C'est comme embarquer de nuit à bord d'une voiture dont la portée des phares diminue à mesure qu'elle accélère », illustre l'essayiste, qui voit dans tous les domaines se rétrécir l'horizon de notre réflexion.

La politique, par exemple, soumise à la pression permanente des médias, des sondages, de l'opinion publique et d'internet qui entraînent dans une frénésie dénuée de rigueur et de réflexion. « Sur le devant de la scène, tout peut paraître limpide. Un problème se pose, un événement ou un fait divers a lieu, vite le ministre préposé, le chef du gouvernement, voire le président, annoncent qu'une loi sera votée pour traiter l'affaire [...] Mais le geste amorcé reste, dans plus de la moitié des cas, sans suite », note JLSS dans son

nouvel ouvrage, « Trop vite ! » (1). Dans le secteur de la finance aussi, le « court-termisme » peut faire des ravages, en préférant la plus-value à la durée et à la transmission. « Mon père et mon oncle avaient créé Les Echos, un petit périodique, en 1908 [...] Ma famille en vivait, employant les enfants et les gendres. Ce n'est qu'au bout d'un demi-siècle que nous avons été amenés à vendre, à la suite d'un désaccord sur la transmission. L'idée même de céder une telle maison de famille avait quelque chose de honteux, c'était

un échec dynastique », évoque-t-il encore. Aujourd'hui, des étoiles filantes traversent le ciel de la finance, le

monde de l'entreprise et même les pavillons de banlieue où les couples se défont plus rapidement qu'ils se sont formés. Trop vite encore. En observateur lucide, que rien ne met en colère mais qui s'avoue « parfois consterné », JLSS en fait un constat précis. Sans autre objectif qu'informer. « Je me méfie des appétits de puissance », dit-il. Parfois, les voix sereines couvrent les rumeurs du monde.

Dans une voiture lancée dans la nuit sans frein ni phare

»